Violette Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux. Impérialisme, contrôle, conservation*

Florence Burgat

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/37812>

DOI : 10.4000/lhomme.37812

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2020

Pagination : 347-348

ISBN : 978-2-7132-2838-4

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Florence Burgat, « Violette Pouillard, *Histoire des zoos par les animaux. Impérialisme, contrôle, conservation* », *L'Homme* [En ligne], 234-235 | 2020, mis en ligne le 14 octobre 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/37812> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.37812>

villes construites en dur et, ce faisant, de structures étatiques?

À l'exception de Toussaint Charbonneau, qui refuse de s'installer à Saint-Louis – mais qui y envoie son fils pour son éducation –, et de Pierre Beauchamp, à qui la vie urbanisée ne convient guère, quasiment tous les personnages de *L'Amérique fantôme* ont un pied-à-terre dans une ville européenne, un terrain acquis par un mariage (et une dot) avantageux ou un commerce. Ils y passent plus de la moitié de l'année, notamment en hiver. Certains y deviennent de confortables notables, comme Pierre-Esprit Radisson à Trois-Rivières, Nicolas Perrot à Bécancour où il devient capitaine de milice, Jean-Baptiste Truteau à Saint-Louis où il réside la plupart du temps, ou encore Étienne Provost qui alterne entre les pays de la trappe et Saint-Louis, où il se marie et possède un saloon. Faire le récit de ces longs séjours en ville livrerait sans doute une tout autre histoire: que devenaient ces

hommes «ensauvagés» dans les villes? Quels imaginaires des mondes amérindiens colportaient-ils parmi les citadins? L'indianisation, pareille à un gant, pouvait-elle être réversible selon la saison? Gilles Havard ne peut malheureusement guère explorer ces pistes, et c'est bien normal étant donné que les sources ne fonctionnent que parce que les coureurs sont des intermédiaires qui se révèlent donc au contact de l'arrière-pays. Aujourd'hui, à l'image du vieux Saint-Louis intégralement rasé en 1942, même les villes françaises en Amérique sont des fantômes.

On l'aura compris, les thématiques comprises dans ces récits de vie et les niveaux de lecture sont foisonnants, et ce point de vue des trappeurs est, en définitive, une belle porte d'entrée pour découvrir les civilisations amérindiennes.

Arnaud Exbalin

Violette Pouillard

Histoire des zoos par les animaux. Impérialisme, contrôle, conservation
Ceyzérieu, Champ Vallon, 2019, 462 p., bibl., ill. («L'Environnement a une histoire»).

VIOLETTE POUILLARD livre une somme érudite, nourrie d'un nombre considérable de travaux en langues française et anglaise, et, surtout, de multiples sources archivistiques qui fournissent des données sans lesquelles cette histoire du zoo *par les animaux* eut été difficile à reconstituer. Notamment, les registres d'entrée et de sortie des bêtes, les documents internes relatifs à leurs pathologies physiques et psychiques, la mention de leurs tentatives d'évasion – ces «résistances» qui constituent le fil directeur de l'étude –, ou la description des cages permettent au lecteur d'assister comme en direct au quotidien de vies «évidées» (pp. 125-129 et pp. 184-197). Ces lieux ne sont «pas des prisons», car le zoo «n'est pas fait de peines, et ses enfermements n'ont pas de terme [...]». Il est un laboratoire clinique, qui combat la maladie qu'il inocule, alimente les corps qu'il

prive, soigne les membres et les organes qu'il meurtrit. Il est un laboratoire psychologique, qui apaise les âmes qu'il dépossède. Il est un laboratoire social [...] éthologique» qui, obstinément, «refuse de poser la question de la cage» (p. 422). C'est pourquoi, malgré la contestation croissante dont il fait l'objet depuis le milieu du xx^e siècle, le zoo perdure, grâce à de nouveaux discours de légitimation: passé le temps de l'impérialisme, vint celui du contrôle, aujourd'hui celui de la conservation... Les zoos étudiés par l'historienne sont la ménagerie du Jardin des plantes de Paris, les zoos de Londres et d'Anvers (respectivement fondés en 1793, 1828 et 1843), au long d'une période qui s'étend de 1793 à nos jours.

L'auteure mentionne deux difficultés rencontrées dans la conduite de son enquête. L'une constitua une bride: le refus de

donner accès aux chercheurs à la plupart des sources récentes. L'autre, un aiguillon : la non-représentation des animaux eux-mêmes dans l'histoire institutionnalisée des zoos au milieu des années 1980, que le récent tournant des *animal studies* n'a guère contredite¹, constitue un angle mort de la recherche. Aussi les travaux de Violette Pouillard s'inscrivent-ils plutôt dans la perspective ouverte par Éric Baratay² : faire l'histoire des animaux depuis leur point de vue, en les considérant pour eux-mêmes.

L'ouvrage de Violette Pouillard est donc avant tout une contribution à la *compréhension* de la condition animale, dans ses deux versants : ses enjeux anthropologiques – l'histoire des captifs appartient à celle de la violence des humains envers les animaux (pp. 198-203) – et ses enjeux proprement animaliers et animalistes – ce qui arrive aux animaux eux-mêmes. L'auteure met en avant les « résistances animales à la captivité » (p. 20), toujours celles de tel et tel individu, décrits et nommés, et non d'ensembles « abstraits dans leur masse » (p. 22). L'empathie qui s'impose au lecteur tient à la précision de la description, lui faisant ressentir le vécu des captifs à travers odeurs, bruits et cris, la température trop froide... Cette enquête est servie par une écriture dépourvue de tout pathos, un tour de force tant le récit de ces vies mutilées donne le vertige (pp. 190-197). Celui, notamment, du sort des félins et des primates « dans les cages » (pp. 93-103 et pp. 187-203) nous saisit par son approche quasi phénoménologique et sensorielle. « La seule histoire que l'on peut écrire est celle d'une captivité qui condamne lentement, dans l'isolement, aux dernières extrémités » (p. 321), car même les tentatives d'« enrichir la pauvreté »³, en aménageant et en juxtaposant des « fragments de monde », ne refont ni ne remplacent celui propre aux animaux (pp. 330-336).

Cette histoire écrite du point de vue des animaux, non seulement n'exclut pas, mais commande d'autres perspectives, en particulier celles de l'ensemble des acteurs impliqués dans leur captivité. Ces acteurs sont, en amont, les instigateurs des politiques d'extraction, coloniales et postcoloniales, et ceux

qui les mettent en œuvre : les Européens, avec l'aide complice des populations locales (pp. 62-63) – l'abattage des adultes est « quasi systématique [...] parce que leur mort assure la cueillette d'une progéniture souvent incapable de fuir » (p. 61) ; et les transporteurs – au XIX^e siècle, le voyage par bateau, qui peut durer plusieurs mois, comprenant des étapes dans des centres de transit, entraîne la mort de nombreux animaux, parfois la moitié d'entre eux (pp. 65-73). Nous apprenons que, dans les dernières décennies encore, beaucoup meurent dans les avions et les aéroports, malades, étouffés, assoiffés, affamés, délaissés lors des retards, placés dans des soutes non pressurisées (pp. 373-375). Au terme de ce voyage, les survivants passent aux mains de soigneurs, parfois attentifs et aimants (p. 114), ou encore de scientifiques : le Muséum national d'histoire naturelle de Paris, « haut lieu de la vivisection depuis le XIX^e siècle » et de recherches anatomiques et pathologiques, puise dans la ménagerie du Jardin des plantes (pp. 209-216). Il y a enfin un dernier groupe d'acteurs : les visiteurs, souvent enclins à se livrer au harcèlement voire à des actes de cruauté envers les captifs (pp. 108-112 et pp. 316-318).

L'Histoire du zoo par les animaux tient les promesses d'une histoire totale pour un fait total. Au bout du compte, « ce qui rassemble tous ces épisodes [de 1793 à nos jours] tient dans ce mélange indécomposable d'affection et de violence, par lequel la caresse même récompense l'allégeance » (p. 117). Beaucoup est dit ici sur le paradoxe qui gouverne cette étrange institution et sur notre rapport, si ambivalent, aux animaux.

Florence Burgat

1. S'agissant des zoos, la souffrance physique et psychique des captifs demeure latéralisée alors que s'inscrit, à même leur corps et leur psyché, l'enjeu de pouvoir qui s'y exerce (pp. 10-12).

2. Cf. Éric Baratay, *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Le Seuil, 2012 (« L'Univers historique »). L'ouvrage est cité en note 2, p. 14.

3. Dans le sillage de Carl Hagenbeck, marchand d'animaux et fondateur du zoo de Stellingen en 1907 (pp. 167-197).